

Ekaterina Sedia

L'ALCHIMIE  
DE LA PIERRE



Ekaterina Sedia  
L'Alchimie de la Pierre

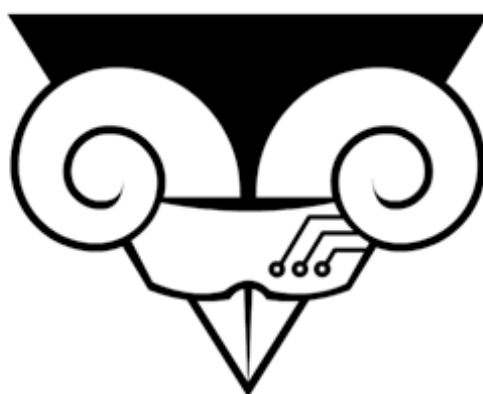
Ouvrage proposé  
et traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Pierre-Paul Durastanti



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Béhémoth'

*The Alchemy of Stone*

© 2008 by Ekaterina Sedia

© 2017, le Béhémoth'

Illustration de couverture et intérieures © 2017, Nicolas Fructus

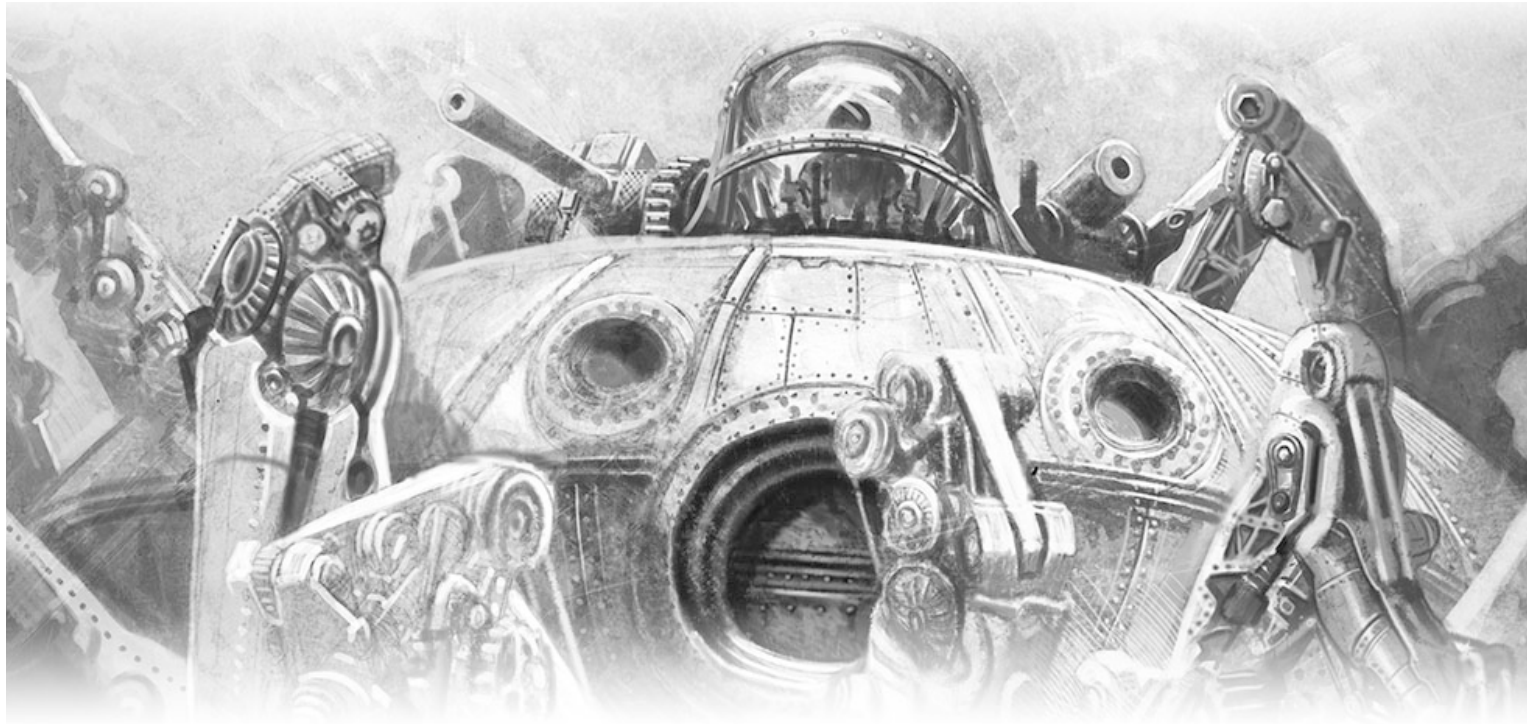
ISBN : 978-2-84344-779-2

Parution : février 2017

Version : 1.0 — 13/01/2016



À ma soeur



## I.

*NOUS ESCALADONS LES BRIQUES rugueuses de la façade. Leurs bords émiettés s'amollissent sous nos doigts griffus. Tels des kystes, elles saillent du mur pour nous offrir des prises commodes. Nous aurions pu emprunter les échelles d'incendie ; nous aurions pu grimper, grimper, devant les visages impassibles des murs, leurs fenêtres cataractées de volets ; nous aurions pu bondir dans la joyeuse cacophonie du métal corrodé et les murmures à peine audibles de la rouille délogée par notre ascension. Nous aurions pu voler.*

*Mais non, nous restons plaquées contre ce mur, la joue pressée contre les briques chaudes ; le filigrane de l'âge et du temps à leur surface s'imprime sur notre peau, une peau d'un gris acier tel le ciel tempétueux. Nous nous reposons, accrochées au mur, les bouts de nos doigts nichés dans les cavités confortables, comme si on les avait fabriquées, ces briques, pour nous faciliter l'escalade. Nous avons presque atteint le toit pentu, rougi de tuiles en forme d'écaillés de poisson.*

*Nous regardons par l'unique fenêtre qu'éclaire une lueur chaleureuse — une fenêtre aux volets ouverts qui exsude des odeurs de sauge, d'agneau et de chlore. Nous regardons l'interminable paillasse décorée d'alambics, de cornues, de poudres colorées, de fagots d'herbes séchées et de bols d'yeux aqueux venus de la boucherie sise plus loin dans la ruelle. Nous regardons la fille.*

*Son visage de porcelaine présente des craquelures (une chute récente, un accident ?) qui nous inquiètent. Nous comptons ces fissures qui dessinent une*

*toile d'araignée sur sa joue et son front, irradiant du point d'impact comme des rayons de soleil. Oui, nous nous souvenons du soleil. Ses yeux bleus, des facettes d'un verre coûteux, teinté de sels de cuivre, fixent les ténèbres et nous ne savons pas si elle peut nous voir.*

*Mais elle sourit, agite la main, et les rouages bronzés de ses jointures glapissent leur salut mécanique. Elle rejette une mèche de ses cheveux noirs, si noirs (dont elle ignore qu'ils appartenaient jadis à un jeune garçon mort), derrière son oreille délicate, coquillage aussi rose que parfait. Ses mains habiles, conçues pour broyer, mélanger, mesurer, lissent le devant de sa jupe large à la dernière mode. Puis elle nous fait signe. « Entrez donc. »*

*Nous rampons par la fenêtre, à contrecœur, avec timidité ; oui, nous rampons (nous aurions pu voler). Nous prenons ici conscience de notre caractère déplacé : cette peau grise, cette puanteur... nous empestons la crotte de pigeon, et nous nous demandons si elle le remarque. Nos corps emplissent la pièce, vils, grossiers, ineptes. « Il nous faudrait votre aide. »*

*Son visage de porcelaine craquelée demeure tout aussi inexpressif que les nôtres. « Vous m'en voyez honorée. » Ses yeux bleus saillent quelque peu de leurs orbites tandis qu'elle nous toise. Son corps cliquète lorsqu'elle se penche, intriguée. Elle porte une robe décolletée et, par un fenestron dans sa poitrine, nous apercevons un cœur d'horlogerie au tic-tac régulier. Nous ne pouvons que nous hérissier face à ce bruit et, par extension, face à elle, car il marque le temps qui s'enfuit grain après grain, le temps qui émousse nos sens et durcit notre peau, le temps dont nous manquons. « Je ferai tout mon possible », promet-elle.*

*Et notre ressentiment nous abandonne, laissant place à la gratitude ; il nous abandonne telle une peau morte, une mue. Nous nous inclinons, puis nous sautons par la fenêtre, l'une après l'autre, en bon ordre, et nous nous envolons, pleines d'espoir pour la première fois depuis des siècles.*

Dans la chambre de Loharri fleurant l'encens et la fumée, l'air semblait aussi épais que du caramel. Elle le goûta du bout des lèvres et plissa les yeux pour distinguer l'occupant à travers la purée de pois qui le dissimulait.

« Mattie. » Il était affalé avec sa langueur habituelle dans la méridienne près de la cheminée, un verre à moitié vide à ses pieds. Un chat noir grassouillet en renifla le contenu, l'air bégueule, décida qu'il ne lui convenait pas et renversa le récipient, ajoutant une odeur de bière éventée au cocktail déjà puissant qu'on ne pouvait plus guère qualifier d'atmosphère. « Je suis ravi de te voir.

– Vous devriez ouvrir la fenêtre.

– Tu n'as pas besoin de respirer ! » répliqua-t-il, irrité. Sa mauvaise humeur coutumière le reprenait.



« Mais vous, si. Encore un pet et vous mourez asphyxié. Un peu d'air frais ne vous tuera pas.

– On ne sait jamais, dit-il d'un ton boudeur.

– Il n'y a qu'un moyen de s'en assurer. » Mattie le dépassa d'une démarche glissée — la pièce, remplie de draperies et de vieux tapis roulés dans les coins, encombrée de pièces détachées et d'assiettes vides, étouffait le ronronnement de ses rouages — pour aller ouvrir les volets, laissant entrer une brise aromatisée aux fleurs de lilas, à la boue lourde du fleuve et aux noix rôties du marché en bas de la rue. « Toujours vivant ?

– À peine. » Loharri se redressa sur son séant, s'étira, sa colonne vertébrale crépitant tel un jeu d'amorces. Quand il bâilla, sa bouche évoqua un trou noir dans son visage blême. « Qu'est-ce qui t'amène, mon cher amour ? »

Elle tendit la main. Ses doigts fins en cuivre, mus par des ressorts, tenaient une fiole bleue. « Une de vos admiratrices m'a fait demander. A l'en croire, vous étiez incommodé. Je vous ai préparé une potion. »

Loharri dévissa le bouchon de la fiole pour en humer le contenu avec suspicion. « Une admiratrice ? Laquelle ? S'il s'agit d'une amante rejetée, je ne risque pas d'avalier cela.

– Amelia, répondit Mattie. Je doute qu'elle souhaite votre mort.

– Pour l'instant, dit-il d'un air sombre avant de boire. Qu'est-ce que c'est que cette potion ?

– Pour l'instant, convint-elle. Il s'agit d'un tonique qui dissipera votre ennui, même si j'estime qu'un coup de vent en ferait autant. »

Il grimaça. Loharri n'avait rien d'un homme séduisant, et le rictus de dégoût n'améliorait guère son apparence.

Elle sourit. « Si un ange passe au-dessus de vous, votre visage restera figé de la sorte.

– Mon cher amour, si seulement cela pouvait aggraver les choses ! plaisanta-t-il. À propos de visage, le tien me donne quelque souci ces temps derniers. Que lui as-tu fait ? »

En effleurant les craquelures, Mattie sentit la bosselure familière sur la porcelaine lisse. « Un accident. »

Il haussa son sourcil gauche, le droit étant paralysé par la cicatrice et la chair marbrée qui ruinaient la moitié de sa figure ; qu'il ait sauvé son œil tenait du miracle. Mattie avait entendu dire que certaines femmes trouvaient les cicatrices attirantes, mais elle aurait parié que les blessures de Loharri semblaient moins romantiques que hideuses. « Encore un ? Tu es une automate vraiment maladroite, tu sais ?

– Je ne suis pas maladroite de mes mains. »

Il considéra d'un regard sombre le flacon qu'il tenait. « J'imagine, même si mes papilles sont d'un autre avis. Néanmoins, je t'ai fabriqué un petit quelque chose.

– Un nouveau visage », supputa-t-elle.

Il se leva avec un sourire en coin, étira de nouveau sa longue silhouette, puis fouilla la pièce en désordre jusqu'à exhumer un établi qui s'était retrouvé enfoui sous un fatras de ressorts, de rouleaux de câble, de copeaux de bois et de morceaux d'armure qui, dans leur splendeur lustrée, cuivrée, semblaient plus décoratifs que fonctionnels. Il y avait là, aussi, des rouages, des pièces détachées, des choses qui ne paraissaient ni animées, ni totalement mortes. L'espace d'un instant, Mattie craignit de voir tout ce capharnaüm engloutir Loharri, mais il en émergea bientôt avec un cri de triomphe, un objet rond et blanc à la main.

On aurait cru un masque et elle se détourna, détestant voir sa figure ainsi : suspendue en l'air, aveugle, désincarnée. Fermant les yeux, elle tendit le cou vers Loharri en un geste coutumier. De ses doigts forts, bien entraînés, il lui dégagait le front, s'attardant juste une seconde de trop, avant de tâtonner sous sa mâchoire en quête des minuscules pistons et rouages qui maintenaient son visage. Celui-ci céda, et le bref instant où elle se sentit exposée, nue, lui parut durer une éternité. De soulagement, elle bourdonna lorsque la concavité toute neuve l'enveloppa pour la dissimuler.

Il lui fixa sa figure et Mattie leva les paupières. Ses yeux mirent un moment à trouver leur place adéquate dans ses nouvelles orbites.

« Bien ajusté ? s'enquit-il.

– Oui, plutôt. Laissez-moi me regarder. » Elle extruda l'une des deux articulations portant ses yeux et la plia pour examiner son propre visage. Loharri ne l'avait pas peint ; conscient qu'elle s'était plaint du précédent, trop brillant, trop voyant (ce pourquoi elle l'avait brisé, en fait), il avait laissé au naturel sa nuance bleutée qui rappelait à Mattie le ciel pâle de la ville en juillet, durant la canicule. Seules ses lèvres, piquetées de capteurs gustatifs et olfactifs, se teintaient d'un rouge pastel évoquant les toits du district marchand.

« Très joli, déclara-t-elle. Merci. »

Il hocha la tête. « De rien. Aussi émancipée que tu sois, tu m'appartiens toujours. » Il parlait d'un ton moins acide que de coutume, étudiant le visage neuf avec gravité. Parmi les sujets qu'ils évitaient figuraient les traits de l'automate, constants de masque en masque malgré toutes les expériences qu'il pouvait mener sur les couleurs et autres ornements. « Oui, parfait, conclut-il. À présent, comme je doute fort que tu accoures chaque fois qu'on me dit souffrant, expose-moi le vrai motif de ta visite.

– Les gargouilles. Elles souhaitent m'engager et je veux votre permission pour en faire ma priorité aux dépens de votre projet.

– Intéressant. J'imagine que nos seigneurs et maîtres en ont assez de se changer en pierre ?

– Oui. Elles trouvent leur espérance de vie trop brève et leur destin trop cruel. J'ai du mal à en disconvenir. Mais je ne sais par où commencer. J'ai songé aux potions de vitalité, aux mélanges pour amollir le cuir, aux élixirs pour assouplir les articulations calcifiées... Et tout paraît peu prometteur. »

Loharri sourit, pianotant sur son genou. « Je vois ton souci. Au fait, oui, tu peux y travailler de tout ton petit cœur d'horlogerie.

– Merci. » Si elle avait pu extérioriser un sourire sur son masque, elle l'aurait fait. « Je vous ai apporté tout ce dont je dispose pour le moment : une liste de produits chimiques dont l'exposition au soleil altère la coloration. »

Il prit entre deux doigts longs la feuille de papier offerte et la déplia, le regard ailleurs. « Je ne connais rien à l'alchimie. Parmi tes collègues, je n'ai aucun ami, mais je suppose que je parviendrai à te trouver un remplaçant, même si je doute qu'il y en ait pour s'y connaître mieux que toi. J'ai toutefois un petit conseil à propos des gargouilles. »

Mattie inclina la tête vers son épaule d'un air expectatif. Elle avait appris des poses expressives et savait que celles-ci distrayaient son créateur ; était-elle censée avoir honte de se montrer manipulatrice ?

Comme elle s'y attendait, il ricana. « Est-ce que tu n'es pas la machine la plus gentille de la ville ? Oh ! et tu écoutes si bien... Prends note, donc : une femme a travaillé sur le problème des gargouilles il y a quelques années — une étrangère. Béresta. Béresta, du district Est. Elle est morte, la pauvre.

– Oh ! se récria l'automate, déçue. A-t-elle laissé des papiers ? »

Il secoua la tête. « Non. Mais, par chance pour toi, c'était un esprit agité, un petit fantôme sournois qui se cachait dans la charpente de son ancienne maison. Et tu sais ce qu'on fait quand on se trouve confronté à de tels chenapans. »

Mattie hocha la tête. « On appelle le Fumeur d'âmes.

– Tout juste. Bref, s'il y a quelqu'un qui détient les secrets de Béresta, c'est lui. Il ne te fait pas peur ?

– Bien sûr que non, dit-elle d'une voix posée. Je n'ai pas d'âme. Le craindre, ce serait de la superstition. » Elle se leva. En lissant sa jupe, elle sentit les baleines qui, raides sous le tissu mince, donnaient à son vêtement ampleur et rotondité. « Merci, Loharri. Vous avez été fort aimable.

– Merci à toi pour le tonique. Et s'il te plaît, rends-moi visite de temps en temps, même si tu n'as besoin de rien. Je suis quelqu'un de sentimental.

– Comptez sur moi. » Sur ces entrefaites, Mattie prit congé. Elle sortait quand il lui vint à l'idée que, par gentillesse pour Loharri, elle aurait pu lui offrir ce qu'il voulait sans oser le demander : toucher ses cheveux, écouter tictaquer son cœur. Elle aurait pu lui tenir compagnie dans le noir, aux heures mortes entre nuit et aube où ses démons le torturaient. Il aurait peut-être évoqué ce qu'il taisait d'habitude : pourquoi il l'avait fabriquée, et pourquoi la volonté de sa création de vivre seule, d'étudier, de se détacher de lui, le déprimait à ce point. Le problème, c'était qu'elle préférait ignorer la réponse à ces questions.

Mattie prit le chemin des écoliers pour rentrer chez elle, par le marché où les étals vendaient des aliments, des épices et des étoffes ; elle s'attarda devant un éventaire d'herbes et de produits chimiques importés, où elle acheta un fagot de salamandres séchées et une bouteille de sels de cuivre, puis reprit son trajet vers l'est. Arrivée au fleuve, elle se posta sur la berge pour regarder passer en crachotant les bateaux à vapeur qui transportaient du marbre pour le grand bâtiment en construction sur la rive nord. On parlait beaucoup de cet édifice neuf, le Parlement, qui indiquait selon elle un plus grand changement que ne le suggéraient les potins aux fêtes de Loharri. Depuis que les Mécaniciens avaient obtenu la majorité, les rénovations, en ville, se précipitaient ; les rues mêmes semblaient changer de place chaque jour pour libérer l'espace nécessaire aux grandes artères, ainsi qu'aux usines toujours plus nombreuses qui, crachant de la fumée et de la vapeur, produisaient des engins inédits, terrifiants.

Cependant, plus qu'à la politique, Mattie s'intéressait aux propos de Loharri. Il qualifiait les gargouilles de « seigneurs et maîtres », terme lourd de sous-entendus, alors que la ville leur devait son existence et ses habitants toutes sortes de bienfaits. Savait-il quelque chose qu'elle ignorait ? Et s'il les considérait avec un tel dédain, pourquoi proposait-il son aide ?

Elle reprit sa route d'un pas tranquille le long du fleuve. Il faisait beau et la berge accueillait une foule de promeneurs venus ici jouir des premières chaleurs printanières et de la douce odeur d'humidité. Elle s'attira bien quelques regards étonnés, mais, dans l'ensemble, on ne faisait guère attention à elle. Bientôt, elle atteignait une fabrique de papier, vilain crapaud qui, accroupi au-dessus du fleuve, dégorgeait dans l'eau un torrent d'écume blême ; un fort relent de produit à blanchir l'environnait, comme un nuage invisible.

Là, elle s'engagea dans les ruelles tortueuses du district Est ; les maisons étroites à trois étages s'y serraient les unes contre les autres tels des nids d'hirondelle à flanc de falaise. L'océan de toits en tuile rouge roulait ses vagues immobiles à perte de vue. Mattie sourit : elle aimait son quartier tel quel — bondé, bardé de boutiques en rez-de-chaussée, dépourvu de la moindre usine, trop encaissé pour accueillir un véhicule mécanisé. Tournant dans sa rue, elle se dirigea vers son domicile. Son cœur tictaquait au gré de ses pensées qu'accaparaient les gargouilles et la relation pour le moins étrange de Loharri avec ces dernières.

Sa chambre et son laboratoire se situaient au-dessus de l'échoppe d'un apothicaire auquel elle fournissait parfois élixirs et onguents. Les remèdes plus obscurs restaient au labo : qui les voulait savait devoir se rendre à l'étage par l'entrée de service et l'escalier branlant.

Quand elle atteignit sa mansarde, une visiteuse l'attendait sur les marches. Mattie l'avait déjà rencontrée durant un des raouts de Loharri : Iolanda, tel était son nom. Elle détonnait parmi les autres fêtards, se rappela-t-elle ; la femme, qui se déplaçait avec énergie et riait très fort, l'avait regardée droit dans les yeux quand on les avait présentées. Son regard, aujourd'hui, ne cillait pas davantage. « Puis-je entrer ? dit-elle avec un grand sourire dès qu'elle aperçut l'arrivante.

– Bien sûr. » Mattie déverrouilla sa porte et l'ouvrit, dévoilant le petit couloir menant à sa chambre, laquelle contenait son bureau à secrétaire et ses quelques livres, puis précéda sa visiteuse au laboratoire où il y avait la place de s'asseoir et causer. « Voulez-vous boire quelque chose ? J'ai une excellente liqueur au jasmin. »

Iolanda opina du chef. « Volontiers. Belle marque d'attention de votre part que de disposer ainsi de rafraîchissements. »

Mattie lui servit la boisson. « C'est tout naturel. Et fort aimable à vous de le remarquer. »

L'autre saisit le verre offert, non sans étudier au passage les doigts cuivrés qui le tenaient, et but une longue gorgée. « Exquise, en effet. Bon, si vous le permettez, j'aimerais couper court aux amabilités pour exposer ce qui m'amène. »

Mattie hocha la tête et s'assit sur un tabouret près de sa paillasse en désignant l'autre siège à sa visiteuse.

« Vous n'êtes pas riche, déclara celle-ci sans hésiter.

– Pas vraiment, non. Mais la modestie de mon existence me suffit.

– Hmm... On aurait tendance à tenir un alchimiste fortuné pour un alchimiste doué. Vous devez acquérir vos ingrédients et certains sont plus chers que d'autres.

– Exact. Quel rapport avec ce qui vous amène ?

– Je peux vous rendre riche, dit Iolanda. J'ai besoin d'un alchimiste discret et talentueux. Mais avant de vous exposer mes besoins, laissez-moi vous poser une question : vous considérez-vous comme une femme ?

– Bien entendu ! répliqua Mattie, choquée et perplexe. Me voyez-vous autrement ?

– Je me suis mal exprimée. » La visiteuse vida son verre d'un geste brusque qui, de manière inattendue, trahissait une longue pratique. « Je reformule : pourquoi vous considérez-vous comme telle ? Parce qu'on vous a créée ainsi ? »

Même si la conversation la mettait de plus en plus mal à l'aise, elle répondit : « Oui. Et à cause de mes vêtements.

– Donc, si vous en changiez...

– Je ne peux pas. Leur forme dépend de mon corps. Je sais que vous devez porter des corsets, des cerceaux et des baleines pour donner à vos habits leurs contours adéquats. Mais on m'a conçue d'ores et déjà nantie des accessoires en question. Ils font partie de moi au même titre que mes yeux. Par conséquent, je vous le demande : comment pourriez-vous me considérer autrement ?

– Je ne voulais pas vous offenser. J'admets un préjugé : jamais je ne ferai affaire avec, ni n'emploierai, une personne ou un automate d'un autre sexe que le mien et je voulais l'assurance que le vôtre n'avait rien d'un hasard.

– Je comprends. Je vous jure que ma féminité est aussi enracinée que la vôtre. »

Iolanda soupira. Mattie l'étudia. Avec ses longs cheveux bouclés d'un noir lustré cascasant sur ses épaules et sa poitrine rebondies, ses lourdes paupières languides voilant à moitié ses grands yeux sombres, on devait la trouver belle. « D'accord. Et Loharri, vous pouvez lui cacher certaines choses ?

– Oui, d'ailleurs cela m'arrive.

– J'apprécierais que vous teniez notre affaire secrète, dans ce cas.

– Je n'y manquerai pas, une fois que je saurai de quoi il retourne. » Mattie jeta un coup d'œil involontaire sur sa paillasse où divers ingrédients attendaient de se voir moudre, mélanger, vaporiser, et où l'aludel vide béait, bouche affamée. Quand elle restait trop longtemps assise immobile, les mains vides, l'impatience la gagnait.

Iolanda haussa les sourcils, comme si elle avait du mal à la comprendre. Elle paraissait de ces gens auquel on disait toujours oui, de sorte qu'elle n'était pas habituée à ce qu'on la bouscule. « Je veux que vous soyez disponible à toute sollicitation de ma part et exécutiez mes commandes dans les plus brefs délais. Potions, parfums, toniques, et ainsi

de suite. Comme je vous verserai des émoluments réguliers, vous toucherez de l'argent même si je n'ai pas besoin de vous.

– J'ai d'autres clients, d'autres projets. »

La visiteuse chassa l'objection d'un geste de la main. « Peu importe. Du moment que je vous trouve en temps utile.

– Cela semble raisonnable. Je m'efforcerai d'exécuter les commandes les plus simples dans la journée ; pour les plus complexes, il me faudra de deux jours à une semaine. Vous ne trouverez plus rapide nulle part ailleurs.

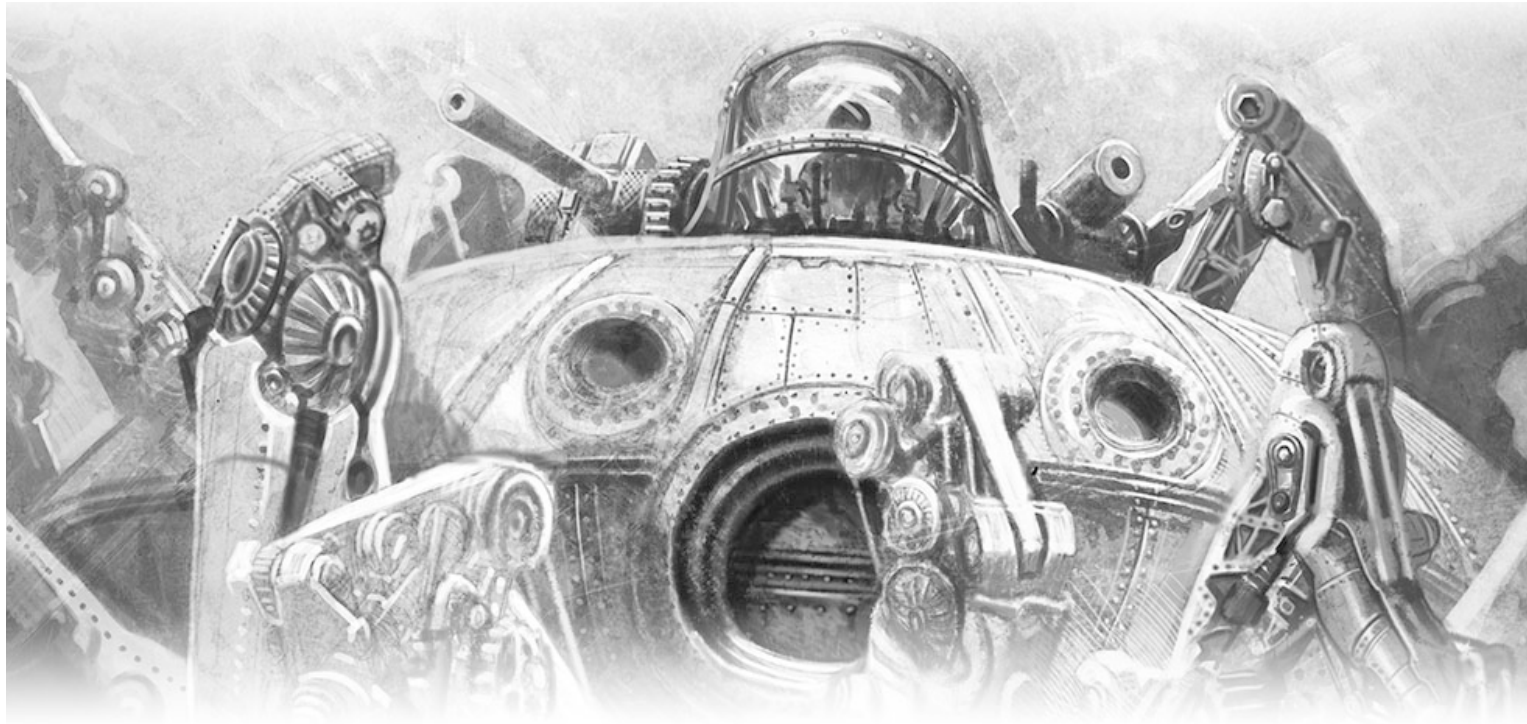
– Cela me convient. Quant à votre première commande, il me faut un parfum qui induise le regret.

– Revenez demain. Ou laissez-moi votre adresse et je vous le fais livrer par coursier.

– Inutile. J'enverrai quelqu'un le prendre. Voici votre première semaine de salaire. » Elle se leva du tabouret pour poser un petit sac de pierres sur la paillasse. « Et si jamais on vous interroge, nous ne sommes, vous et moi, que de vagues relations, voilà tout. »

Iolanda s'en fut. Trop préoccupée pour peser la somme, Mattie regrettait presque d'avoir accédé à ses requêtes : ces dernières paraissaient banales et il n'était pas rare qu'un courtisan prenne un alchimiste ou un artisan quelconque sous contrat, mais il y avait chez sa visiteuse un aspect qui la gênait. Si celle-ci désirait cacher quelque chose à Loharri, pourquoi embaucher sa création ? Bizarre, vraiment. Mattie n'était pas imbue de sa personne au point de croire que sa réputation valait qu'on oublie tout bon sens.

Toutefois sa tâche l'attendait, qui semblait plus facile que d'offrir aux gargouilles une espérance de vie accrue. Elle mélangea donc l'ambre et la sauge, la myrrhe et l'écorce de cyprès, sublima du camphre sec. La senteur qu'elle obtint était plaisante, mélancolique, mais suffirait-elle à évoquer l'émotion requise ? Un ingrédient essentiel devait manquer. Fermant les yeux, elle huma puis goûta la mixture à l'aide de ses capteurs, s'efforçant de se rappeler quand elle avait éprouvé du regret pour la dernière fois.



## II.

DES SOURIS FUYAIENT une maison tout en hauteur perchée au-dessus de l'étang du Mainate. Mattie hocha la tête : le Fumeur d'âmes ne devait plus être loin. Elle pressa le pas, ses talons aiguilles en bois cliquetant sur le pavé de la rue puis de la berge, tandis que le flot poilu se divisait en deux branches pour l'éviter. La maison, volets clos, arborait des couronnes mortuaires — guirlandes de cyprès gansées de fumée liquide. L'exode animal prenait fin et les membres de la famille, vêtus des habits blancs du deuil, se serraient les uns contre les autres sous le porche. Apeurés, ils refusaient de rentrer avant l'éviction de l'âme réticente.

Mattie s'interrogea sur ces âmes délaissées, petites entités incorporelles faite d'un brouillard vitreux et transparent qui aimaient à se recroqueviller au sein des recoins secrets des habitations : derrière les lambris, dans les interstices du plancher, au fond des trous de rongeurs, en bas des placards. Elle se demanda pourquoi celles-ci en particulier s'attardaient là où elles n'avaient plus leur place, alors que même les souris détalait à leur contact vaporeux. Que voulaient-elles ? Sans doute le Fumeur d'âmes le saurait-il.

Elle salua la famille d'une révérence : deux jeunes filles et un garçonnet agglutinés autour d'une vieille dame, leur grand-mère, selon toute vraisemblance. « Mes condoléances. »

Respectueux dans leur deuil, ils inclinèrent la tête. Les automates émancipés restaient rares ; même les privilégiés (vu la taille du logis et son emplacement de choix près de l'eau, Mattie estimait cette famille



riche) les traitaient avec révérence du fait de leur mérite présumé. « Nous avons sorti l'opium. Le Fumeur d'âmes devrait arriver sous peu.

– Si vous le permettez, je l'attends en votre compagnie. J'ai une affaire à traiter avec lui. »

Ils accueillirent son annonce en silence. À leurs paupières baissées (parcourues de veinules délicates qui se ramifiaient telles des branches dépouillées par l'hiver), elle déduisit que ce sujet les mettait mal à l'aise. S'éloignant du porche, elle alla se poster près d'un vieil arbre encombré de lierre et de tresses de lichen afin d'attendre le Fumeur d'âmes avec toute la retenue et la quiétude requises.

Elle l'aperçut bientôt qui, sur la berge, contournait l'étang noir à pas lents. Petit et maigre, il donnait une image austère avec son costume sombre et sa crinière blanche. Sa canne battait un rythme régulier sur le pavé ; blancs dans un visage blanc, ses yeux aveugles demeuraient levés vers le ciel s'assombrissant. Les badauds qui profitaient de la fraîcheur du soir au bord de l'eau s'égaillaient à son approche. Dans leur hâte presque inconvenante à s'écarter de son chemin, ils prenaient le risque de fouler la boue printanière et de souiller leurs beaux souliers et leurs robes de brocart plutôt que de croiser le regard de ces globes laiteux aussi vides de sens que des nuages.

Quand il arriva devant la maison, la famille descendit du perron, laissant la porte ouverte, pour se retirer au fond du jardin. Il tapota les marches avec sa canne, puis la darda de-ci de-là, telle une langue de serpent venimeux. Il allait poser le pied sur la première, mais se tourna alors vers l'automate. Sans doute avait-il perçu le tic-tac bruyant de son cœur.

« Bonjour, monsieur, énonça-t-elle poliment. Pourrais-je vous dire un mot ?

– Appelez-moi Ilmarekh. » Presque féminine, sa voix douce se nuançait d'une pointe d'accent indéfinissable. « Il y a bien longtemps que personne n'a demandé à me parler.

– Je m'appelle Mattie. »

Du bout des doigts, elle effleura la main de l'aveugle qui tressaillit sous ce contact. « Jeune fille, seriez-vous une automate ?

– En effet, monsieur. Je suis alchimiste et j'ai besoin de votre aide. Cela vous gêne-t-il que j'observe votre travail ?

– Pas du tout. Entrez. »

Le crépuscule envahissait le vestibule ; de longs doigts d'ombre s'étiraient depuis la voûte du plafond, rampaient le long des murs et ne battaient en retraite qu'à proximité des fenêtres orientées à l'ouest qui laissaient entrer les derniers rayons de soleil. Ilmarekh huma l'air, Mattie

le goûta et tous deux suivirent le doux parfum écœurant de l'opium jusque dans la cuisine.

L'âme du défunt l'avait déjà trouvé : une vague lueur stagnait dans le bol de poudre brune posé sur la table qu'un halo étrange environnait, comme si, supputa l'automate, on regardait l'objet à travers un voile de larmes.

L'aveugle se tapota les poches, en sortit une longue pipe au petit fourneau de bois noueux patiné par les ans et, sans cérémonie, la garnit d'opium qu'il embrasa d'une allumette à l'épaisse tête soufrée. Un nuage gris au goût suave envahit la pièce ; l'ombre liquide, s'élevant dans les volutes pour se tortiller sous le plafond, se fondit dans la fumée aspirée par l'étroite bouche sans lèvres d'Ilmarekh, dont la poitrine se soulevait davantage que ne semblait le permettre sa chétive stature. Bientôt, le dernier tortillon de fumée ombreuse avait disparu : avalé, consommé.

Quand il ne resta plus de drogue, Ilmarekh soupira, puis s'affala sur le tabouret. Les poêles cuivrées reflétaient deux taches blêmes : son visage et sa chevelure. On aurait dit un spectre. L'opium avait drainé la couleur de ses lèvres et ses paupières lourdes dissimulaient à moitié ses yeux blancs.

« Vous allez bien ? s'enquit Mattie. J'ai des toniques sur moi si vous avez besoin de vous revigorer. »

Comme s'il se rappelait sa présence, il se redressa sur son séant. « Ne vous faites pas de souci. Une nouvelle âme met toujours quelque temps à trouver sa place.

– Combien en contenez-vous ?

– Des centaines, répondit-il sans fierté ni remords. Vous devez vouloir que je vous parle de l'une d'elles ?

– En effet. D'une femme morte il y a quelques années, un alchimiste qui vivait près du fleuve, dans le district Est. Elle s'appelait Béresta. »

Le Fumeur d'âmes resta coi ; il mâchait l'air comme pour en déceler la saveur. « Oui, dit-il enfin. Je la connais. »

Ilmarekh lui expliqua qu'il aurait aimé trouver le monde plus simple : aveugle de naissance, il tâchait de se figurer ce qu'était la vision à partir des souvenirs vagues et lointains des âmes qui vivaient en lui. Ce qu'il préférait imaginer, c'étaient les reflets, les ombres et les reflets d'ombre filant le long d'une interminable vitre. Il se représentait ainsi les âmes qu'il consommait. Et se considérant comme une surface réfléchissante, il voulait croire qu'au lieu d'errer, solitaires, dans un monde dépourvu de tendresse pour les ombres, ces dernières éprouvaient du réconfort à voir leur reflet dans son âme, au point d'y puiser substance et satisfaction.

Parmi les centaines de reflets qu'il savait identifier à leurs pensées, leurs sentiments et leurs souvenirs mêlés aux siens, il localisa Béresta sans mal et prévint Mattie qu'il s'agissait d'une âme discrète, timide, qui préférerait passer inaperçue que communiquer avec lui. « Mais je peux l'amadouer », ajouta-t-il.

Mattie essaya d'imaginer à quoi cela ressemblait, d'avoir en soi l'âme de quelqu'un d'autre comme un petit poisson argenté, vif et furtif, qu'on pouvait laisser nager au creux de sa paume pleine d'eau, mais qu'il ne fallait pas saisir, sous peine de le meurtrir sur le plan physique et mental. Cela devait revenir à posséder soi-même une âme...

« Elle vous connaît, annonça-t-il après un long silence. Ou plutôt elle connaît l'homme qui vous a faite.

– C'est lui qui m'envoie. »

Etre assise dans une cuisine inconnue sans se soucier des propriétaires afin de mieux communier avec ce petit homme étrange lui paraissait aussi délictueux que vertigineux. Les rayons obliques du soleil couchant enflammaient les poêles et répandaient par terre d'épaisses flaques de miel. L'air embaumait le cèdre et l'ambre.

« Elle connaît votre professeur, reprit Ilmarekh. Elle vous dira ce que vous voulez savoir si vous lui expliquez pourquoi vous avez choisi l'alchimie et ce professeur. »

Les deux questions avaient la même réponse. Mattie se souvenait de l'époque où elle n'était qu'une automate aux fortes mains d'acier conçues pour empoigner un manche de balai ou une saucière ; elle était assez intelligente pour tenir conversation, car Loharri détestait s'ennuyer. Elle parcourait la maison encombrée de pièces détachées afin de balayer le plancher des ateliers en soulevant des nuages de poussière gorgés de piquantes particules métalliques, préparait des plats fumants de viande rouge visant à raviver le teint pâle et à dissiper la mélancolie de son maître, menait une guerre sans merci aux souris qui, refusant de quitter la maison, ne cessaient de s'attaquer aux provisions qu'elle rapportait du marché, et accompagnait Loharri quand, obligé de faire une course, il souhaitait de la compagnie ou un porteur. Elle ne demandait pas davantage et ignorait tout de l'émancipation, même si parfois, de loin en loin, un accès d'insatisfaction la saisissait.

Le changement survint un jour de juin où Loharri, malgré ses plaintes à l'égard de la chaleur et ses assurances répétées qu'il se calfeutrerait dans la maison jusqu'à ce que le climat devienne un peu plus raisonnable, l'appela pour sortir. Il lui confia une machine à transporter, un appareil composé d'un récipient d'eau en bronze nanti d'un bec étroit ; Mattie avait assez l'habitude des dispositifs conçus par son maître

pour deviner qu'une fois l'eau en ébullition, la vapeur monterait par le bec pour faire tourner le ventilateur placé au-dessus et la plateforme fixée sur ses pales. Cette dernière comportait des cavités, vides pour l'instant, prévues pour accueillir sans doute de petits objets qui devaient entrer en rotation dans un but quelconque.

Alors qu'ils cheminaient, elle s'efforça de comprendre la machine. Elle la tournait et la retournait sans prendre garde qu'ils rejoignaient le district Est, à l'autre bout de la ville, où résidaient tous ceux qui, sans approcher la richesse de son maître, ne vivaient pas dans le dénuement complet. Les appartements s'empilaient, évitant sagement le contact avec les terrains coûteux ; l'air sentait le décolorant, le poisson fumé, les fleurs fanées et le linge laissé à sécher au soleil.

Ils se dirigèrent vers un des immeubles, semblables à ses voisins sous son toit de tuiles canal rouges, et gravirent l'escalier branlant. Loharri, blême, suait plus encore que de coutume dans ses habits sombres, mais il serrait ses lèvres exsangues sans se plaindre le moins du monde.

Mattie, qui le suivait, comptait les marches crissantes et s'interrogeait sur ce silence fort peu caractéristique : en temps normal, qu'elle l'écoute ou non, son créateur adorait clamer son opinion des dernières élections, du temps, ou des habitants d'un quartier spécifique. Il se montrait encore plus disert à propos de son inconfort physique, et l'absence de la moindre récrimination paraissait purement et simplement de mauvais augure lorsqu'ils atteignirent leur destination en haut de l'immeuble, un étroit galetas où toute la chaleur de la journée et toutes les odeurs de poissons s'étaient tapies, refusant de partir.

Il toqua à une porte recouverte de lamelles d'écorce avant d'écouter le pas lent qui, à l'intérieur, approchait du battant. Mattie tendit l'oreille aussi, la tête penchée de côté ; l'objet qu'elle tenait tournoyait en bourdonnant dans la brise tiède.

Une servante humaine au regard affolé, petite jeune fille au physique maigre et nerveux, dotée de taches de rousseur et de dents ébréchées, entrebâilla le battant non sans jeter un regard prudent sur le palier. Elle sourit à Loharri, ouvrit la porte en grand et fit signe au visiteur d'entrer. « Attendez au salon. Maîtresse Ogdéla va vous rejoindre sous peu. »

« Salon » était un terme grandiose pour l'étroite section de couloir séparée du reste de l'appartement minuscule par un paravent orné de papillons. Le sofa bosselé couvert d'un plaid jaune et blanc ne laissait qu'un passage exigü. Une assiette à dessert garnie de massapains poussiéreux trônait sur la desserte tachée qui le flanquait. Loharri s'assit pour pianoter sur la petite table ; sans s'en apercevoir, il suivait le motif de cercles inscrit par des verres de tailles différentes. Sa bouche se crispait

de manière encore plus tortueuse qu'à l'accoutumée et son regard évitait celui de Mattie.

Cette dernière resta debout, tenant la machine à bout de bras. Derrière l'attitude sans vie qu'elle adoptait sitôt que son maître se trouvait en société (son aspect inanimé lui permettait de passer inaperçue et on s'exprimait comme en son absence), elle se demandait ce qu'il avait, pourquoi il semblait si différent. La réponse apparut quand un pas léger et alerte s'éleva derrière le paravent ; aussitôt, le regard de Loharri se posa sur la cloison mobile. Ses yeux, lumineux en temps normal, prirent un aspect tempétueux — troublés par la peur, s'avisa Mattie. Elle ne l'avait jamais vu apeuré. Son cœur mécanique battit plus vite, tant elle avait envie de découvrir qui possédait un pouvoir pareil sur son créateur.

Le paravent se replia, laissant passer une petite dame aux cheveux argentés, le visage sculpté d'une multitude de rides parallèles. Ses yeux noirs brillants toisèrent la compagne de son visiteur avec curiosité. « Ah ! Vous m'avez fabriqué ma machine et je vous en remercie. À présent, que puis-je pour vous ? »

Loharri se leva, quelque peu voûté. « J'ai grand besoin de vos talents d'alchimiste, mais je préférerais vous entretenir en privé, vénérable maîtresse Ogdéla. »

La femme haussa les sourcils, aplanissant quelques-unes de ses rides. « Des secrets envers votre propre automate ? Comme c'est pittoresque ! Suivez-moi, jeune homme, et causons. »

Ils s'en furent, laissant Mattie contempler la ronde des papillons jaune et bleu sur les lambris vernissés. Tout en écoutant d'une oreille le bourdonnement des voix derrière le paravent, elle roula sur sa langue ce terme, *alchimie*, assez puissant pour réduire Loharri à un silence pensif. Pourquoi ce mot la séduisait-il, elle l'ignorait ; tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle voulait apprendre le métier d'Ogdéla.

Quand son employeur revint, serrant entre ses mains une flasque d'un liquide incolore (plus translucide que l'eau !), Mattie avait pris sa décision.

« Vénérable maîtresse Ogdéla, déclara-t-elle à l'adresse de la vieille dame, si mon maître me le permet, je demande à devenir votre apprentie. »

C'était un choix astucieux que de soumettre cette requête en présence de Loharri : il ne la lui refuserait pas sans motif devant témoins et il ne montrerait pas sa crainte.

Il gratifia sa création d'un regard perçant. « Je vois mal ce qui s'y opposerait, répondit-il après un bref silence. Tant que cela n'interfère pas avec tes autres devoirs.

– Je n'ai jamais formé d'automate, lui dit Ogdéla. Est-elle de taille à accomplir cette tâche ? »

Il soupira et tendit la flasque à Mattie. « Hélas, oui. »

Elle resta auprès de la vieille dame jusqu'à ce que cette dernière la juge apte à ouvrir sa propre boutique et dénicha un local similaire à celui d'Ogdéla, « pour lui ressembler », expliqua-t-elle à Ilmarekh.

Ce dernier l'avait écoutée, le visage vidé de toute couleur, aussi calme et placide que la surface de l'étang du Mainate devant la maison. La fumée d'opium s'était dissipée ; Mattie s'imaginait que l'âme consumée, après s'être débattue dans sa prison de chair, avait fini par trouver sa place.

« Voilà l'histoire, conclut-elle. J'ai étudié avec Ogdéla. J'ai souhaité devenir alchimiste à cause du pouvoir que les profanes nous attribuent. J'ignorais que certains ne nous craignaient pas, mais je n'ai jamais regretté mon choix. Peu importe, au fond.

– Ce fantôme... cette Béresta dit qu'Ogdéla l'a formée, elle aussi. Elle accepte de... répondre à vos... questions. »

Ilmarekh, qui bredouillait, se tut. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il déglutit à plusieurs reprises.

Sans doute succombait-il à l'opium ; tandis que, dehors, le soir tombait, Mattie se souvint de la famille qui attendait, trop apeurée pour regagner son propre domicile. « Je devrais peut-être vous ramener chez vous, dit-elle. Il semble que vous ayez besoin de repos. »

Il se redressa brusquement, donnant un coup de coude au bol qui dansa sur la table avec un bruit métallique. « Vous feriez cela ?

– Bien sûr. Pourquoi pas ? » Ces quatre mots effleuraient à peine l'air enténébré qu'elle les regrettait déjà. Elle savait pourquoi nul n'allait jamais chez le Fumeur d'âmes ; il savait qu'elle le savait. Ilmarekh ne pouvait que considérer cette ignorance feinte comme de la condescendance et une vaine tentative pour prétendre qu'elle ignorait sa défaveur : la façon dont on le voyait. « J'aimerais vous raccompagner de toute façon », insista-t-elle pourtant.

Il hocha la tête, lentement, puis se leva en prenant appui sur sa canne. Lorsqu'elle crocheta son bras, il sursauta ; le moindre contact devait le surprendre. « Vous voyez dans l'obscurité ? demanda-t-il.

– Oui. »

Il parut soulagé de ne pas devoir trouver son chemin et de pouvoir ne se servir de sa canne que comme d'un soutien. Son poids, aussi réduit soit-il, tirait sur le bras de Mattie ; elle s'étonna de la finesse de ses os, qui auraient mieux convenu à un oiseau, et des nœuds de cette chair brûlante, fiévreuse, qui les recouvraient.

*Des recoins secrets de la ville (les toits et les gouttières, les stores des boulangeries et les échafaudages dressés autour des bâtiments neufs), nous regardons la jeune fille et l'homme cheminer dans les rues obscures. Peu soucieuse de trouver des artères bien éclairées, elle coupe au plus court, quitte à longer des passages noirs comme la poix et à contourner des mares qui ne reflètent aucune étoile : ce soir, les nuages masquent le ciel. Il fait trop sombre pour craindre les brutes ou les voleurs, mais, cependant, nous montons la garde.*

*Nous la voyons quasiment porter son frêle compagnon, qui marche en titubant, alors qu'ils empruntent des ruelles toujours plus étroites puis enfin les allées en terre battue des bidonvilles de la périphérie pour atteindre la porte, et l'enceinte. Là, nous ne saurions les suivre, mais toutefois nous continuons notre veille et nous les voyons franchir la poterne distale pour gravir la butte. Il se met à pleuvoir, ce qui rend le chemin glissant ; les pièces mécaniques de la jeune fille grincent plus bruyamment à mesure que l'eau se retrouve prise au piège de ses jointures et de ses rouages délicats. Ils ne sont plus qu'une tache floue, désormais, une silhouette double derrière le rideau gris de la pluie et de la nuit. Du sol encore tiédi par le soleil s'élève une brume argentée qui sinue le long du sentier en s'accrochant à l'herbe mouillée.*

*Il y a une maison au sommet de la colline, sur ce terrain vague, ce non-lieu à la pente trop abrupte pour la culture et trop rocailleuse pour la pâture, éloigné et malcommode aux yeux des citadins comme des ruraux. Cette butte, la Tête du bélier, front dégarni d'une ancienne montagne érodée par le temps (qui passe, qui passe, de plus en plus vite), se résume à un lit de cailloutis sur une table de pierre. La maison qui la couronne apparaît de guingois : son angle nord se dérobe, car le versant se délite sous ses fondations.*

*La fille mécanique et son compagnon pénètrent dans la demeure : nous entendons la longue plainte de la porte, puis son claquement. Nous ignorons ce qui se passe à l'intérieur, mais nous pouvons le deviner ; la cheminée s'illumine, une bouilloire glougloute, des voix coupables murmurent. Nous songeons aux âmes et nous les comptons (nous avons connu tous les fantômes de la ville et nous nous rappelons leurs noms). La cruauté de leur destin nous émerveille sans que nous puissions véritablement la comprendre. Tout au plus sommes-nous en mesure de reconnaître ce qu'elle a de grotesque. Mais étant, comme la fille mécanique, dépourvus d'âme, nous n'éprouvons aucune crainte à l'égard de cet homme, ni n'avons le moindre motif de redouter que les esprits qu'il contient ne parviennent d'une façon ou d'une autre à attirer le nôtre de telle sorte que nous tomberions mortes, abandonnées par l'essence qui nous anime. Nous pensons à la nature des âmes et nous écoutons les menus bruits domestiques qui nous parviennent de la maisonnette au sommet de la butte.*

*Nous restons assises le long du mur d'enceinte, tels des pigeons gris de taille gigantesque, les ailes bien repliées, les yeux étrécis et les oreilles dressées. Quelqu'un qui viendrait à passer en cette heure indue et sous une pluie pareille nous croirait changées en pierre (aussi inanimées que le faîte*

*auquel nous nous cramponnons de nos orteils griffus) ou se demanderait ce que les gargouilles font hors de leurs grottes et de leurs cachettes — pourquoi elles sont là. Mais il n'y a personne pour se poser ces questions. De ce fait, nous veillons, nous écoutons, nous patientons. Et nous ignorons, décidément, ce que ces deux-là se disent.*